

CHANTAL BOUCHARD

Méchante langue. La légitimité linguistique du français parlé au Québec

Montréal, Les presses de l'Université de Montréal 2011, 171 p.

Chantal Bouchard est une sociolinguiste reconnue parmi les personnes qui travaillent dans le cadre de l'ethnographie sociolinguistique. Elle est connue également du large public grâce à ses ouvrages précédents, notamment *La langue et le nombril!*.

Le défi central de *Méchante langue* repose sur la volonté de trouver une explication au moindre niveau de prestige de la langue française au Québec par rapport au prestige qu'on accorde généralement au français de métropole. Pour cela, Chantal Bouchard fait appel à l'histoire et à des témoignages antérieurs à la Révolution française. L'ouvrage, précédé d'un avant-propos et suivi d'une conclusion, est divisé en quatre chapitres divisés en sous-chapitres.

Dans l'avant-propos, l'auteure présente brièvement ses précédentes recherches orientées vers l'étude de la « perception que les Québécois de langue française ont de leur langue depuis le milieu du XIX^e siècle » (p. 9). Elle insiste sur la nécessité de remonter plus loin dans l'histoire pour trouver les vraies racines de l'attitude des Québécois à la fois envers leur langue mais aussi envers les enjeux de l'identité de leur peuple. Pour ce faire, il ne suffit plus d'étudier les témoignages sous forme de discours métalinguistique car les textes de ce genre n'apparaissent qu'après 1840. L'étude de la situation antérieure à cette date est pourtant réalisable grâce à de nombreux témoignages des étrangers de passage ou établis temporairement (p. 11). À la fin de l'avant-propos, Bouchard présente le sujet central de l'étude en proposant le questionnement suivant : « comment, en l'espace d'à peine plus d'un demi-siècle, en est-on arrivé à un tel retournement et que s'est-il passé

au juste entre 1763 et 1840 pour qu'on passe ainsi des éloges au mépris ? » (p. 12).

Le premier chapitre intitulé *Comment une langue perd sa légitimité* ouvre pleinement la problématique de dépréciation du français tout au long des siècles précédents. L'auteure prête attention aux effets qui ont mené à un changement considérable du statut de la langue française au Québec au cours de la deuxième moitié du XVIII^e et de la première moitié du XIX^e siècle. Dès les premiers paragraphes, Bouchard montre que le rôle des anglicismes n'était pas si important à l'époque (p. 14). Elle démontre que les écarts entre le français du Canada et le français de France n'étaient pas le résultat d'un changement remarquable du français au Canada mais que, au contraire, c'était l'usage parisien qui s'est transformé et a produit ces écarts (p. 15). Elle développe ce paradoxe : « [...] une variété linguistique ayant relativement peu changé s'est en l'espace de deux générations presque entièrement dévaluée » (p. 18) et formule l'hypothèse que « la légitimité du français parlé au Canada est une victime tardive de la Révolution française » (p. 18). Elle confirme ensuite cette hypothèse, nettement nuancée, dans les lignes suivantes. Le reste du chapitre s'oriente vers les enjeux du prestige d'une langue et vers l'interconnexion de la situation linguistique avec l'histoire, la politique et la société. Une place est réservée à l'observation de l'évolution du phonème /r/ et du digraphe *oi* et de leurs combinaisons potentielles avant et après la Révolution. L'auteure soutient l'hypothèse que le déclassement du français québécois au Canada ne se serait pas produit si la Révolution n'avait pas eu lieu (p. 39).

Dans le cadre du deuxième chapitre, *La variation sociolinguistique au cours du XVIII^e siècle*, Bouchard insiste sur le fait que « ce sont les changements dans la norme² du français qui sont plus particulièrement intéressants, et non le foisonnement des variations sociales et régionales qui existent à tout moment de l'histoire d'une langue » (p. 46). L'importance de la situation sociolinguistique est cependant rappelée par la suite : « On ne pourrait [...] assigner un rôle effectif à la Révolution que sur les points du système linguistique où celle-ci a provoqué une inversion des valeurs sociales des variantes, et donc de la direction du changement, ou qu'elle a stoppé une évolution en cours, ou encore qu'elle a déclenché un changement » (p. 47). L'argumentation qui suit est organisée selon les domaines linguistiques (variation phonétique, morphologie et syntaxe, renouvellement du vocabulaire) complétés d'une réflexion sur le rôle croissant de l'écrit sur celui de la bourgeoisie. S'il y a un plan qui a subi relativement peu de transformation au XVIII^e siècle, c'est le plan de la morphologie et de la syntaxe (p. 62). Au contraire, le rôle de la Révolution est généralement reconnu pour avoir influencé le plan lexical (p. 65). Bouchard insiste encore sur le fait que le foisonnement de néologismes, apparus pendant et peu après la Révolution, a néanmoins été ralenti. Ceci est dû, selon Bouchard, par les effets des événements divers et par les effets des acteurs de la Révolution (p. 68).

Dans le troisième chapitre, *Le français en Amérique*, l'auteure revient brièvement sur l'histoire du Québec pour introduire des témoignages de la période 1763–1853. Au cours de ce tour d'horizon, elle cite plusieurs auteurs ainsi que leurs observations les plus importantes. Bouchard range le fonds lexical du français québécois en sous-ensembles en fonction de leurs origines (p. 85). Premièrement, le fonds lexical d'origine française est constitué d'archaïsmes, provincialismes, néologismes sémantiques et néologismes de forme. Deuxièmement, parmi les ca-

nadianismes, il y a des néologismes d'emprunt (emprunts formels, sémantiques et calques) : amérindianismes et emprunts à d'autres langues, notamment à l'anglais. Cependant, seuls les anglicismes et les néologismes connaissent un développement constant à partir de 1763 (p. 88). La fin du troisième chapitre est dédiée à l'introduction à la première querelle linguistique et à la présentation du *Manuel des difficultés les plus communes de la langue française, adapté au jeune âge, suivi d'un recueil de locutions vicieuses* de l'abbé Thomas Maguire en 1841, œuvre qui a provoqué une polémique et qui a mis en cause la légitimité des usages canadiens. Tout à la fin du chapitre, l'auteure introduit la quatrième partie de *Méchante langue* ainsi qu'elle rappelle brièvement le contexte socio-culturel des années 1837–1848.

Le quatrième chapitre intitulé *La variation linguistique au Québec en 1841* ouvre la problématique avec le sous-chapitre *La prononciation*. Comme le système de représentation des sons de la parole n'était pas encore élaboré à l'époque, les lettrés ne s'entendaient que sur la bonne prononciation qui devait être celle des classes instruites de Paris (p. 99). Bouchard recourt au manuel de Maguire, mentionné ci-dessus, et à d'autres références pour traiter la prononciation du graphème *oi*, du *t* final, de [ε] suivi de *r* ou en finale de mot, du *a* final, du *l* final, du *f* final, de *k* et *g*, du *r* final, etc. Ensuite, elle passe au plan morphosyntaxique en abordant quelques exemples concrets : en/au Canada, à/aux Trois-Rivières, la fille à/de madame, avoir l'air bon/bonne, demain matin/au matin. Par la suite, le lexique prend une place de premier plan. L'attention de l'auteure porte sur les expressions vieillies ou populaires à travers le vocabulaire, les néologismes formels, les néologismes sémantiques, les termes de la marine, les archaïsmes et les provincialismes jusqu'aux anglicismes. Le sous-chapitre, le plus développé, dédié aux anglicismes désigne la parution du *Manuel* de Maguire comme le moment où la

classe instruite a probablement pris conscience du phénomène de l'anglicisation du français au Canada (p. 152). Le quatrième chapitre se termine par *La langue populaire*, toujours dans l'esprit de Thomas Maguire, et par *Le français légitime en 1842*, année où, selon les divers protagonistes de l'époque, « le « bon » français doit toujours être conforme en tous points à celui des Parisiens instruits [...] » (p. 155). Ce n'est que vers la fin du XX^e siècle que « les Québécois échappent au sentiment d'aliénation linguistique né dans les années 1840 » (p. 157).

Dans la conclusion intitulée *À qui la faute*, Bouchard revient sur les effets de la Révolution sur l'évolution linguistique au Québec. Parmi ceux-ci, elle met en avant la diffusion de l'instruction et d'un modèle linguistique étroitement défini et excluant toute variation tout comme elle constate la prépondérance de l'oral sur l'écrit ce qui « a contribué à modifier le statut de bon nombre de prononciations appartenant au modèle d'Ancien Régime » (p. 160). Outre la Révolution, ce sont aussi l'illettrisme de deux ou trois générations de Québécois francophones et l'influence de l'anglais qui ont joué un rôle important dans le déclassement du français québécois.

Chantal Bouchard a le don de retenir son lecteur du début à la fin de sa lecture. Même

si le lecteur trouve quelques passages inégaux du point de vue de leur longueur (comme par exemple l'évolution de la prononciation du digraphe *oi* ou du phonème /r/), il comprend ensuite les raisons d'un exposé aussi détaillé. Cependant, la relecture de certains passages est parfois nécessaire.

Ce que le lecteur apprécie, c'est l'interconnexion de la problématique linguistique avec le contexte historique, politique et social ainsi que le fait que l'auteure réfléchit aux enjeux du prestige d'une langue en général ce qui offre un point de vue plus élevé. Bien que le centre d'intérêt de l'analyse du français en 1841 soit basé sur le *Manuel* de Thomas Maguire, Bouchard ne limite pas son attention uniquement à cette référence. Au contraire, elle confronte une palette d'ouvrages. Cette approche est particulièrement réussie surtout dans le passage sur l'évolution linguistique et historique des deux pays en question, c'est-à-dire la France et le Canada.

La langue intelligible et les expressions allégées rendent le livre attractif et lisible pour le grand public prêt à découvrir les points les plus marquants de l'histoire linguistique du peuple québécois. Ce livre est sans aucun doute une précieuse contribution à la francophonie.

Notes:

- 1 Bouchard, C. (2002). *La langue et le nombril. Une histoire sociolinguistique du Québec*. Montréal: Fides.
- 2 C'est l'auteure qui met en italiques.

PETRA KLAPUCHOVÁ [179805@mail.muni.cz]
Masarykova univerzita, République tchèque